

*C'était un dimanche de giboulées de mars où le soleil avait joué, entrant et sortant des nuages avec malice. J'aime ces journées instables qui paraissent gâchées pour, l'instant d'après, devenir belles et ensoleillées, quasiment chaudes. Cet après-midi-là, j'avais essuyé les foudres de la grêle en arrivant au Mont avant de pouvoir lézarder au soleil d'une terrasse de Cancale. Afin de terminer avec gourmandise ce dimanche, j'avais poussé jusqu'à Saint Malo, recherchant une crêperie où j'avais déjà passé de délicieux moments. Finalement, ne la retrouvant plus, j'enfilai une ruelle au hasard, celle que les édiles avaient baptisé Saint Thomas et poussai la porte du pub de l'Alchimiste, situé au numéro 7.*

*Là, de suite je fus imprégné par l'ambiance. C'était un endroit absolument magique, hors du temps et de l'ordinaire. Dès que mes yeux s'habituerent à la pénombre des lieux, je pus distinguer sur un des pans de murs une magnifique chaire d'église en bois clair. J'approchais d'elle lentement, avec curiosité, sa présence ici étant tellement incongrue. Telles celles d'un aveugle, mes mains partirent à la découverte des contours et des nervures de ses sculptures. Je fus séduit par le petit nez en trompette d'un ange. Un moment mes doigts rencontrèrent une marque qui avait été creusée dans les veines du bois. Je m'accroupis pour voir de plus près. Deux lettres gravées avec une précision malhabile. Un V précédait un D. Cet objet-là, à la différence des autres, je ne pus l'acheter, mais je l'offris aux tiroirs de ma mémoire.*

Le glas, sourdement, enveloppait le village de sa tristesse oppressante. Dans la rue, le visage bleui de froid, les retardataires se hâtaient vers l'église pour accompagner Antoine Béal en son ultime voyage. Sa famille avait dû batailler ferme avec le curé pour qu'il permette une sépulture religieuse. Le prêtre n'aimait pas celui que tous ici surnommaient l'alchimiste. Ses expérimentations scientifiques donnant l'impression d'un trafic avec le malin effrayaient le vicaire et ses bigotes. Antoine Béal s'en amusait, allant même jusqu'à imiter le croassement des corbeaux lorsque le père Chausson se risquait à proximité de la forge. Il était une force de la nature, un colosse à la moustache conquérante, le torse velu toujours nu, quelle que fut la saison. À son retour des tranchées, certains l'avaient trouvé changé. Ceux qui l'avaient connu auparavant allaient même jusqu'à dire qu'il n'avait plus toute sa tête. Quelle idée avait-il de vouloir chercher à fabriquer de l'or dans un atelier où la satisfaction du travail bien fait avait suffi au bonheur de son père, de son grand-père ou de son arrière-grand-père ? Depuis qu'il avait lu Sénèque, Antoine, lui, se sentait guidé par une de ses pensées : « *Ce n'est pas parce que les choses semblent inaccessibles que nous n'osons pas, c'est parce que nous n'osons pas qu'elles nous semblent inaccessibles* » .

Fabriquer le métal précieux, en percer son mystère était devenu son obsession. Une fois sa longue journée de travail terminée, il passait toutes ses heures à lire, le dos calé près de son foyer bouillant, là où les braises ne devaient jamais s'éteindre. Il compulsait des livres d'histoire, des traités scientifiques, des ouvrages emplis de signes cabalistiques. Certains riaient de lui : Alors l'Antoine, toujours pas d'or sur tes dents ? Le forgeron ne les entendait pas. Il se contentait de hausser les épaules, nullement distrait dans ses lectures. Il espérait arriver un jour à découvrir ce secret remontant à la nuit des temps.

À son retour de l'enfer, Antoine avait épousé Céline, trop heureuse de le récupérer sans qu'il fût mort ou gueule cassée. Antoine revenait de quatre années de guerre sans la moindre égratignure. Cette chance insolente était pour lui un signe du destin. Le signe qu'il avait été choisi. Choisi pour quoi si ce n'est pour trouver l'arcane ?

C'est dans la profonde puanteur des boyaux du front que cette passion lui fut inoculée. Il s'était lié avec un jeune gars de son âge venant d'Algérie. Il l'avait pris en amitié, car il était souvent brocardé pour son accent ou ses racines. Antoine avait tout de suite eu envie de le protéger. Pour le remercier, Saïd lui racontait le soir les histoires de son pays. C'étaient des anecdotes sur sa famille, des contes ou des légendes. Antoine qui n'avait

jamais débordé les confins de son village l'écoutait les yeux mi-clos tentant de mettre en images chacun de ses mots.

Saïd avait ainsi évoqué lors d'une veillée de Noël inoubliable cette histoire concernant le grand-père de sa mère. Ce vieil homme sans âge vivait dans les montagnes reculées de Kabylie. Il connaissait les plantes, il savait le nom de toutes les planètes, il parlait aux animaux et disait à qui voulait l'entendre qu'il savait fabriquer l'or. Il avait même montré à la mère de Saïd une petite pierre jaune qu'il avait baptisé pépite. Lorsque sa mère était morte, Saïd avait demandé à la récupérer. Son père la lui avait donnée, comme seul héritage, lui demandant de ne réclamer aucune terre. Saïd accepta, ne sachant pas s'il faisait une bonne affaire. Il comprit tout de suite en revanche qu'il venait de trouver son porte-bonheur. Au milieu de cet enfer de feu et de fer, il l'avait continuellement sur lui, dans la petite poche, près de sa poitrine. Le talisman ne fut pas suffisant.

Un matin d'automne, il fut enlevé de plein fouet par une balle. Il n'eut que le temps de s'effondrer dans les bras d'Antoine. Tandis que son sang quittait son corps en saccades, il pointa son index sur sa poche, avec un sourire triste que ses dents attaquées par le scorbut rendaient encore plus pathétique. Antoine comprit tout de suite. Il prit la main de son ami, la serra, tentant de lui insuffler un peu de vie, tandis qu'il passait à trépas. À ce moment là, Antoine sut qu'il chercherait désormais le secret de l'or, en souvenir de son ami Saïd, mort dans une tranchée boueuse, loin des orangers de Kabylie.

Une fois Saïd décédé, Antoine se retrouva bien isolé. Son rapprochement de l'Algérien l'avait éloigné des autres. Seul Jean François Champagnac, un grand type du Limousin, vint vers lui. Le Limougeaud était menuisier dans son village. Comme Antoine, il travaillait au contact de la matière, cela les avait rapprochés. Ils n'étaient ni l'un ni l'autre de grands bavards. Ils n'échangeaient souvent que quelques phrases en plusieurs heures. Ils s'étaient découverts peu à peu sans trop se dévoiler. Antoine avait parlé de Céline, une cousine éloignée qu'il avait rencontrée lors d'un mariage. Ils avaient quasiment le même âge, l'aisance de leurs parents était proche, cela suffirait à sceller leur union. Personne ne se préoccupa s'ils s'aimaient ou allaient s'aimer. Céline n'était pas vraiment belle, mais Antoine l'avait trouvée de suite gentille et attentionnée. Elle avait une voix très douce et déjà il pouvait voir en la jeune fille d'aujourd'hui la mère qu'elle serait demain. C'était important pour Antoine de penser à sa descendance. Il ne voyait que des fils bien sûr ! Une fille au milieu de la forge familiale l'empêcherait de travailler et ne lui permettrait pas d'assurer sa suite pour continuer la lignée. Jean François Champagnac, lui, n'avait personne qui l'attendait au pays. Antoine avait tellement parlé de son village que, peu à peu, il lui avait transmis l'envie de venir s'installer à Saint Just en Jonzac. Il y avait déjà trois menuisiers dans la commune, mais le travail serait suffisant pour accueillir un quatrième. L'idée avait plu au Limougeaud.

L'armistice signé dans un wagon en forêt, les vivants et les moitiés morts purent enfin rentrer dans leurs foyers. Ils étaient traumatisés pour toujours et ne rencontrèrent en retour que l'incompréhension des leurs. Tous n'avaient qu'un souhait, ne pas parler, garder pour eux, sans exorcisme, ce qu'ils venaient de vivre. Certains ne surent plus aimer leur femme, d'autres ne le purent plus, d'autres encore furent des étrangers auprès d'enfants quittés quatre années auparavant. Le retour à la vie devenait une bien drôle de vie.

Antoine eut le bonheur de retrouver Céline. Son village ne semblait pas avoir souffert de la guerre. Les champs de blé abandonnés en plein été 1914 n'étaient plus que champs de labours, mais la terre se reposait, pour produire demain ces épis que tous attendaient. Antoine avait hâte de retrouver le goût de ce pain croustillant pour oublier toutes ces boules de pâtes moisies à moitié cuites à qui l'on avait eu l'indécence de donner le même nom.

Une année après son retour du front, Antoine se maria. Ce fut une grande noce. Il avait espéré que Jean-François y trouva celle qui pourrait l'accompagner le restant de sa

vie. Malheureusement le Limougeaud se cantonna dans son isolement, peu enclin à parler aux filles, plus intéressé par le vin qui coulait à flots.

Antoine était soucieux pour son ami qu'il trouvait trop solitaire, voire taciturne. Dès son arrivée, il s'était fait accepter aisément, car tous avaient compris qu'il était bon menuisier. Il travaillait bien, avec minutie. Toutefois, en dehors de son activité, il ne s'était lié avec personne. La tradition voulait que chaque samedi soir, il vienne dîner chez les Beal. C'était le seul moment de sociabilité que lui connaissait Antoine. Céline elle aussi était inquiète, voir troublée par Jean-François. Un matin où il était passé à la maison en l'absence d'Antoine, le regard du menuisier lui avait fait peur. Elle n'en avait pas parlé à son mari, pensant se faire des idées, mais depuis ce moment-là, elle préférait ne pas être seule lorsqu'il venait.

Les soirées du samedi donnaient parfois lieu à des discussions passionnées. Plus le temps passait, plus Antoine perdait sa foi, tandis que celle de Jean-François perdurait. Le Limougeaud se faisait un point d'honneur à ne manquer aucune messe. Il allait chaque dimanche à Vêpres, de la même manière. Il avait été élevé par une grand-mère très pieuse dont le rendez-vous dominical était l'unique moment de distraction dans une vie consacrée au labeur. Le latin qu'il n'avait pas appris l'assommait parfois, mais ces litanies ronronnantes le rassuraient, même s'il n'y comprenait pas grand-chose. Il avait retrouvé toutes ses sensations dans la petite église de Saint Just en Jonzac.

De suite il avait aimé cet édifice roman où la lumière entrait avec parcimonie, presque timidement. Il avait juste été surpris de ne pas y voir de chaire. Il s'en était ouvert au curé quelques mois plus tard. Le Père Chausson lui avait alors répondu que la communauté se ferait une joie d'en recevoir une en don. Jean-François n'avait pas pris cela à la légère et, tous les soirs, il passait son temps à sculpter, à assembler, à embellir cette chaire qu'il voulait magnifique. Il savait qu'un jour, il aurait la joie de la voir trôner au milieu de la nef, scellée au mur du côté droit. Il savait pourtant que ce ne serait pas forcément pour demain, car s'il voulait offrir un travail de qualité, il ne devait pas se presser.

Chaque mois le curé venait constater l'avancement des travaux. Depuis que le menuisier lui en avait parlé, le père Chausson en rêvait. Il s'imaginait prêchant du haut de sa chaire, regardant tous ces yeux levés vers lui. Son homélie serait encore plus énergique, plus ferme, plus vigoureuse. Il pourrait ainsi faire résonner et cingler ses mots par cette voix forte, grave et rocailleuse qui effrayait tant les enfants du catéchisme. Il deviendrait le véritable directeur de leurs consciences, lui qui avait été nommé par punition dans cette communauté de paysans attardés. Ses paroissiens n'étaient pas ceux qu'il avait espérés en entrant au grand séminaire de Lyon. Il avait imaginé déjeuner chaque dimanche dans des familles bourgeoises l'accueillant comme un évêque entre mets raffinés et bons vins. Ici, il devait se contenter de sempiternelles volailles grasses ingurgitées au son des mâchoires dans des intérieurs où les conversations ne quittaient jamais les contours de l'étable. Tout cela car il s'était montré insolent avec son professeur de théologie, dès les premiers jours. L'évêque avait conclu que l'humilité et la simplicité lui procureraient le plus grand bien.

Jean François Champagnac avait aménagé une petite maison à la sortie du village, celle qui mène au plan d'eau. Lorsqu'il l'avait récupérée, elle n'était pas en très bon état, mais après quelques travaux effectués avec goût, il avait réussi à la transformer en un logis convenable. Son atelier jouxtait son habitation dont les pièces étaient toutes au rez-de-chaussée. Il y en avait trois. Une cuisine aux dimensions modestes, sombre et rapidement enfumée par un fourneau en fin de vie. Une pièce plus grande aménagée en salle à manger avec un bahut et une table rectangulaire. En continuité s'ouvrait la troisième dont il avait fait sa chambre. Il s'était fabriqué un grand lit à deux places, plus par confort personnel que par prévoyance conjugale. Au-dessus de la tête de lit, il avait installé un rayonnage où étaient disposés quelques maigres objets faisant office de souvenirs. Il y avait, pêle-mêle, une

statuette en plâtre de la Vierge de Lourdes, un porte-plume façonné au front dans une douille de cartouche, une bible vendue à sa grand-mère par un colporteur, un petit vase en opaline aux reflets bleutés, une montre à gousset.

Jean François Champagnac prenait peu à peu ses marques à Saint Just en Jonzac. Il se savait apprécié des villageois, tout en comprenant parfaitement qu'il n'était pas pour autant adopté. Avant qu'il puisse s'arroger le droit d'être un vrai jonzieutaire, il aurait à montrer pâte blanche en de multiples circonstances. Il savait qu'il en aurait été de même dans son village si un étranger s'était incrusté. Cela ne le gênait pas. C'était l'accueil bourru des campagnes. Il était toutefois content de connaître les Beal. Il se sentait ainsi un peu moins seul. Il aimait discuter avec Céline, même s'il décelait en elle beaucoup de réserve à son égard. Bien sûr, il parlait avec Antoine, mais avec difficulté puisque son unique et lancinante préoccupation demeurait la découverte de l'or.

Jean-François avait été heureux d'apprendre au début de l'année 1925 la grossesse tellement attendue de Céline. Il ne savait pourquoi, mais cette future naissance le mettait en joie. Antoine lui avait d'ailleurs annoncé qu'il serait le parrain de son fils. Céline avait cru bon de relever que personne ne savait si ce serait un garçon. Antoine avait levé les yeux au ciel. Céline avait tout de suite regretté d'avoir froissé son mari. Jean-François préférait une fille, mais il n'en avait pas parlé. En revanche il leur avait annoncé qu'en étant parrain, il deviendrait plus respectable. Il jura donc de ne plus toucher à une goutte d'alcool. Pour la deuxième fois, Antoine leva les yeux au ciel. Mais cette fois ci il se trompa, car plus jamais Jean-François ne but autre chose que de l'eau. En revanche Victor n'arriva pas, ce fut Victorine qui le remplaça.

Antoine fut déçu. Céline aussi, comme si elle était fautive de ne pas avoir su procréer correctement. Antoine lui avait toujours dit qu'il voulait un garçon. Lorsqu'il entra dans la chambre après l'accouchement, il n'eut qu'un mot :

- Faudra remettre ça !

Il jeta un coup d'œil rapide au berceau, ne manifesta aucune émotion particulière et regagna la forge pour continuer sa quête du Graal.

Cela faisait bientôt huit ans qu'il cherchait, qu'il cherchait en vain. Son enthousiasme n'avait pas diminué, mais il devait reconnaître que les chances de percer le mystère s'amenuisaient. Les nombreux livres qu'il s'était procurés ne lui avaient pas apporté grand chose. Il lisait et relisait les mêmes pages, essayant de voir ce qu'il n'arrivait pas à saisir.

Durant quasiment deux années, il décida même de ne plus s'intéresser au métal précieux. Son surnom restait, mais ses préoccupations changeaient. Il avait eu la chance d'avoir un deuxième enfant, cette fois ci un garçon. Il passait beaucoup de temps avec lui, à lui parler, à jouer, à se promener malheureusement, une maladie infectieuse l'emporta promptement, lui ôtant le plaisir de fêter son deuxième anniversaire. Un couplet circula alors dans l'ombre des mauvaises langues :

*L'Antoine l'a pas trouvé l'or.*

*L'Antoine l'a trouvé la mort.*

Antoine n'arrivait plus à dormir, se demandant si son fils n'avait pas disparu parce que lui, son père, avait abandonné l'or. Peu à peu il en vint à haïr avec force ce qui l'avait tant fait rêver. Pour le braver une fois encore, il se rapprocha peu à peu de Victorine. C'était une petite fille brune aux yeux bleus, plutôt réservée, voire timide. Elle semblait impressionnée par ce père encerclé de feu. Le dimanche, lorsqu'il s'était parfumé à l'eau de

Cologne, elle osait s'approcher de lui. Elle tentait même parfois de déposer sa petite main douce dans celle, géante et calleuse, de son père. Elle voulait l'appivoiser. Lui était gauche, ne sachant comment réagir. On aurait dit le grand ours que l'Arménien conduisait dans les foires, celui qui, pataud, dansait d'un pied sur l'autre, au rythme du tambourin.

Plus délicates étaient les relations entre Victorine et sa mère. Céline ne lui offrait aucun amour maternel. Elle lui en voulait d'être une fille, elle lui en voulait d'avoir conservé la vie que Victor avait perdue. Elle n'avait aucun geste tendre pour elle. Elle était en train de la détruire puisque c'est l'enfance qui offre à l'adulte de demain la clef des sentiments.

Victorine n'en souffrait pas trop, pensant qu'un tel comportement était normal. En revanche, elle compensait avec son parrain qu'elle aimait énormément, sans jamais d'ailleurs l'avoir appelé par ce nom là. Depuis tout temps, pour elle il était Chagnac, diminutif né des premiers babils, raccourcissant ainsi un patronyme difficile à prononcer. Elle aimait beaucoup rejoindre Chagnac à la menuiserie. Elle appréciait l'odeur du bois, elle adorait plonger ses mains jusqu'aux coudes dans les grands sacs de sciure ou sentir la douce rugosité des copeaux. Dès qu'elle venait voir Chagnac, celui ci lui offrait une chute de bois qu'il avait habilement transformée en poupée, en pantin, en lit miniature, en cubes. Elle avait souvent eu la sensation que Chagnac, c'était le père Noël ! Jean François aimait la prendre sur ses genoux et l'embrasser tout doucement. Elle serait sans doute la fille qu'il n'aurait jamais.

Dans son petit monde, autant Victorine aimait Chagnac, autant elle détestait le père Chausson. Céline voulant que sa fille reçoive une éducation religieuse, elle l'obligeait à aller voir le curé afin de suivre les cours de catéchisme. Dès la veille, Victorine était horrifiée à l'idée de voir cet homme qui lui faisait peur. A force de manger des volailles grasses, le père Chausson avait pris le tour de taille d'un chanoine. Il avait désormais une forte bedaine qui donnait à sa soutane une apparence peu gracieuse. De plus, la plupart du temps, elle était tâchée par les reliquats des repas précédents. Victorine ne vivait pas dans le parfum, mais déjà elle savait que le curé n'avait pas une bonne odeur. Elle en avait même parfois la nausée. Le père Chausson avait définitivement jeté aux oubliettes ses rêves de jeunesse. Il ne serait jamais un curé bourgeois. La piquette du vieux Simon remplacerait les grands crus du Bordelais.

Dès qu'elle arrivait dans la grande pièce de la cure qui servait de salle de catéchisme, Victorine sentait ses jambes se dérober sous elle. Comme ses camarades, elle était accueillie par la voix tonitruante du prêtre.

- Allez, mauvaise troupe, on s'assoit. Dieu n'attend pas !

Si la manœuvre n'était pas assez vive, le curé sortait une badine de derrière le tableau noir et faisait trembler les murs en en assénant un coup retentissant sur l'angle de la table. Victorine savait alors que le supplice commençait.

La tradition voulait que le père Chausson débutât son cours par un tour de table où il demandait à chacun les péchés commis durant la semaine. Si la voix de l'interrogé était inaudible ou timide, il venait à côté de l'enfant et lui criait près des oreilles :

- Plus fort, Dieu entend, mais pas moi !

Si l'un ou l'autre avouait tel ou tel méfait, le curé Chausson entrait dans une colère vive. Il prenait une craie et inscrivait en très grosses lettres, vilain diable, avec un V et un D majuscules, comme s'il voulait exorciser.

- Marcel, si tu as battu ton frère, c'est que tu as été guidé par le diable, le vilain diable. Entends-tu Marcel ? Le vilain diable, avec un v et un d, un grand V et un grand D.

Victorine était ainsi marquée par ces deux lettres irrémédiablement associées. Elle ne savait pas encore le rôle qu'elles joueraient un jour pour elle.

C'est en rentrant d'une de ses matinées avec le père Chausson qu'elle fit ses premiers pas hors de l'enfance. Elle n'avait que huit ans.

Lorsqu'elle parvint à proximité de sa maison, elle fut surprise de voir un attroupement près de la forge. Des hommes couraient, des femmes pleuraient, et seule, stoïque, au milieu de ce mouvement, sa mère était là, immobile. Lorsque Victorine arriva, personne ne fit attention à elle. Sans doute pour la première et la dernière fois, elle se précipita vers sa mère, frottant sa joue contre sa robe rêche, entourant sa taille avec ses mains de petite fille. Céline n'eut aucune réaction. Elle baissa seulement les yeux vers sa fille pour lui dire :

- Ton père est mort.

La mort, elle connaissait, ils venaient d'en parler toute la matinée. Le curé avait expliqué ce grand moment où on rejoint une autre vie, un au-delà meilleur. Il avait même précisé que ce devait être pour tous un moment de joie, car celui qui quittait la terre partait rejoindre Dieu. Victorine comprit de suite que pour elle, ce ne serait sûrement pas le cas. Elle ne savait que faire. Elle ne réalisait pas. Elle allait sans doute se réveiller. Elle sentait que la nausée la gagnait, que ses jambes commençaient à ne plus la porter. Elle étreignait sa mère de plus en plus fort. Celle-ci en fut rapidement agacée, desserrant sans ménagement l'affectueuse pression de ces deux mains qui se voulaient tendrement aimantes.

Dans son petit manteau gris, Victorine resta plantée, sans contenance, les bras ballants. Le remue-ménage ambiant continuait d'accélérer la scène. Personne ne songeait à s'occuper d'elle. A petits pas, timidement, elle se dirigea vers la forge, passant telle une souris, entre les jambes de deux ou trois voisins, puis elle se retrouva face à son père. Le colosse était à terre, les yeux fermés, un filet de sang coulant à la commissure de ses lèvres. Sa chemise avait été sortie de son pantalon, il avait une main ouverte sur le cœur et l'autre, contre son corps, le poing serré, les jointures déjà blanches. Victorine comprenait qu'il était mort, mort comme la vieille voisine, celle que l'on appelait Tante Amélie. Sa mère lui avait expliquée qu'elle était morte la nuit, après avoir bu un verre d'eau. Depuis ce moment là, Victorine avait toujours cru que boire la nuit faisait mourir. Mais aujourd'hui ce n'était pas une vieille voisine qui s'en allait, c'était son père, ce grand homme qui semblait si bien la protéger. Elle avait toujours pensé qu'il devait l'aimer, même s'il ne le lui avait jamais dit. Plusieurs fois il lui avait passé la main dans ses cheveux bruns, timidement, en esquissant un sourire presque gêné. C'était sûrement sa manière à lui de lui manifester sa tendresse d'homme bourru.

Victorine ne savait pas si elle devait rester ou partir, personne ne le lui disait. Elle ne savait pas s'il fallait ou non s'approcher de son père. Elle se décida finalement à traverser l'espace qui la séparait de lui. A petits pas elle parvint à sa hauteur, s'agenouilla et l'embrassa pour que ses joues la piquent une dernière fois. Lorsqu'elle se releva, elle remarqua que la poche de sa chemise, celle où il rangeait sa pépite était déchirée. Comme elle vit que le tissu plaquait au corps, sans être déformé par le bourrelet familial, elle en déduisit qu'elle avait disparu. Tandis qu'elle s'apprêtait à sortir de la forge, elle entendit la fin d'une conversation.

- L'alchimiste emporte son secret dans la tombe, il avait dit hier qu'il venait de percer le mystère.

Lorsqu'elle arriva à la maison, elle retrouva la même agitation dans la cuisine, mais là c'était les femmes qui s'étaient donné rendez-vous. Sa mère était assise, prostrée. Autour d'elles s'affairaient les voisines les plus proches. Il y avait la Mère Despinasse, elle était là à chaque événement important. Cette femme de boucher était une commère qui aimait raconter ce qu'elle avait vu ou non. Elle était, grande, forte, le teint rougeaud, on aurait dit un homme. Elle était la plupart du temps accompagnée de Mademoiselle Jurine, la bonne du curé. Elle, c'était l'âme damnée du père Chausson. Elle était ses yeux et ses oreilles là où il n'avait pas forcément ses entrées. C'était le cas ici, dans l'ancre de l'alchimiste. Comme les Jurine étaient apparentés à la famille de Céline, c'est en cousine à la mode de Bretagne qu'elle était venue. Victorine savait que son père l'avait surnommée la pissotière.

Une grande cafetière stationnait au coin du fourneau, du matin au soir. Chacune venait s'y servir afin de se réchauffer un peu. Céline rappela qu'il fallait rajouter du café pour que les hommes puissent en avoir aussi. La Mère Despinasse prit d'autorité le moulin et par quelques mouvements rotatifs énergiques transforma les grains en poudre. Dès qu'elle eut versé l'eau chaude dessus, une bonne odeur embauma la cuisine. Personne ne s'en aperçut, elle faisait partie de ces habitudes que l'on ne remarque plus.

Victorine s'approcha du buffet et s'empara du gros pot à confiture. Elle se dirigea ensuite vers la réserve, l'endroit le plus frais de la maison. Comme il n'y avait pas de lumière, c'est à tâtons qu'elle chercha l'assiette où trônait la motte de beurre. Elle n'aimait pas s'attarder dans ce débarras, car sa main y avait déjà effleuré furtivement le pelage d'un gros rat. Elle revint au plus vite dans la cuisine pour soulever la maie où étaient rangés les pains. Généralement on les achetait le dimanche après la messe et ils duraient jusqu'au dimanche suivant. Comme c'était de la farine de seigle, ils séchaient moins vite. Victorine aimait faire griller leurs grosses tranches sur lesquelles elle étendait un beurre ramolli. Elle ajoutait alors deux ou trois cuillères de miel, voire du chocolat râpé au couteau, et c'était le bonheur. Mais aujourd'hui, elle n'aura pas la patience du rituel, elle se contentera de la confiture d'abricots, celle qu'elle appréciait le moins puisqu'il lui fallait avaler les gros morceaux de fruits que sa mère refusait de mouliner.

Lorsque Mademoiselle Jurine interrogea Céline sur le lieu de l'inhumation, la femme du forgeron comprit vraiment qu'elle était veuve. Elle qui était restée silencieuse jusqu'alors, commença à sangloter tout doucement, puis de plus en plus fort, pour finalement se mettre à crier, allant même jusqu'à se griffer le visage, voulant déchirer sa blouse. Madame Despinasse, habituée aux carcasses de bœufs, vint la ceinturer rapidement, puis voyant que cela n'était pas suffisant, lui administra une gifle sonore et appuyée. Sous l'effet de la surprise, Céline se calma instantanément, reprenant sa place dans son monde de silence.

Les années qui suivirent furent difficiles pour Victorine. Céline se referma de plus en plus. Pour pouvoir subvenir à ses besoins, elle reprit son métier de couturière et transforma sa salle à manger en atelier. Très rapidement Victorine fut promue cousette, puis souffre douleur. Son enfance avait définitivement disparu. Peu à peu Céline reprit le dessus, ses qualités de couturière lui permettant de retrouver une certaine aisance financière. Ses clientes commencèrent à affluer des villages environnants. Lorsqu'elle réussit à confectionner des robes de mariées, sa fortune fut assurée, car tous les invités suivaient la mariée pour se faire habiller. Parallèlement, Victorine voyait sa vie se dégrader peu à peu.

Pour Victorine, les jours succédaient aux jours, immuablement. Même les saisons avaient perdu leur importance. Toutes ces années passaient sans lui laisser d'empreinte. Lorsqu'elle se forçait à y réfléchir, Victorine comprenait que le dernier souvenir qui l'avait marqué remontait à la semaine précédant la mort de son père, comme s'il y avait un avant et un après.

Cette semaine là, Chagnac avait fini l'installation de sa chaire dans l'église. Après des années de labeur, après de longs mois où il n'y avait plus touché, il était finalement arrivé au terme de ce qu'il souhaitait réaliser. Elle était allée à l'église et avait été troublée de voir côte à côte ces deux hommes si différemment présents dans sa vie, celui qu'elle détestait et celui qu'elle aimait tant. Chagnac était silencieusement admiratif face à ce bois sculpté dont l'emplacement surélevé permettait de retenir le peu de lumière des vitraux environnants. Maintenant que sa chaire trônait là, le Père Chausson avait enfin la certitude d'être dans une vraie église. La semaine suivante, il l'inaugurerait. Il se sentait frustré de ne pouvoir l'utiliser dès ce dimanche, mais le menuisier lui avait demandé d'attendre quelques jours afin que le bois s'habitue.

La fatalité fit que le premier jour où il y monta, ce fut lors des funérailles d'Antoine Béal. Pour tout le monde, dans le village, elle devint dès lors la chaire de l'alchimiste. Lorsque le père Chausson apprit cela, il en fut vexé. Même dans la mort, l'alchimiste le poursuivait. Il savait déjà que, chaque fois qu'il gravirait les sept marches, ce sont les imitations des croassements qui en couvriraient les craquements. Toute son homélie ce jour là fut consacrée à la tentation, à l'égarement hors du droit chemin. Il aurait pu parler du retour du fils prodigue, il ne le fit pas, car il savait pertinemment que ce n'était pas le cas. Victorine avait écouté tout cela, sans comprendre. Peu à peu l'image du curé s'était brouillée, les larmes prisonnières de ses yeux l'aidant à ne le voir que trouble et déformé. C'est lui qui semblait se désagréger dans les flammes de l'enfer, dans les flammes de ce diable dont il lui avait si souvent parlé. Elle préférait l'oublier, regarder la chaire. Elle se souvenait du jour où Chagnac avait sculpté le nez du petit ange qui semblait papillonner, en bas près de la branche de buis. Il l'avait regardée en souriant lui assurant qu'il allait le doter du même petit nez en trompette que le sien. Elle lui avait demandé si, comme pour elle, il allait pouvoir y mettre des taches de rousseur. Le menuisier n'avait pas répondu, il restait concentré.

Durant les premiers mois suivant le décès, Chagnac n'était quasiment jamais venu chez Céline et Victorine. Il semblait éviter de s'en approcher, comme s'il était contrarié. Victorine, elle, continuait à lui rendre visite à la menuiserie, sans que sa mère y trouvât à redire. Puis, les mois passant, il avait retrouvé l'habitude de venir manger une fois par semaine. Par correction, il vint désormais le midi afin de ne pas nuire à la réputation de Céline. Victorine aimait ces dimanches là. Elle avait l'impression que le bonheur avait à nouveau sa place dans la maison. Elle trouvait sa mère moins agressive, même si elle conservait vis à vis d'elle cette froideur naturelle qui lui faisait de plus en plus mal.

Cette année là, c'était celle de ses seize ans, son anniversaire eut lieu un dimanche, ce qui n'était pas arrivé depuis très longtemps. Dès le matin, elle trouva sa mère différente des autres dimanches. Elle crut percevoir l'ombre d'un sourire sur ses lèvres finement fermées. Elle fut surprise de sentir au réveil le fumet de la blanquette de veau qu'elle aimait tant. Sa mère n'avait pas son pareil pour la réussir. Toujours, la viande était fondante, la sauce agrémentée de crème, onctueuse, les champignons, craquants et sucrés. La dernière fois qu'elle en avait mangé, elle ne s'en souvenait plus, mais elle se rappelait avoir dit à sa mère que c'était un régal. Lorsqu'elle pénétra dans la cuisine, habillée comme un dimanche ordinaire, Céline lui demanda de monter dans la chambre afin de prendre ce qu'il y avait sur son lit.

Après avoir ouvert quasiment religieusement la porte de cette pièce sanctuaire où elle n'allait jamais, elle vit qu'une très belle robe à fleurs bleues était étalée sur le couvre lit. Elle s'en approcha timidement, comprenant que c'était sans doute le cadeau que lui offrait sa mère. Son premier cadeau. Elle se baissa, s'emparant du vêtement qu'elle froissa délicatement, se retourna, l'appliquant contre elle, s'admirant dans le miroir de la grande armoire. Victorine était très belle. Elle avait de grands cheveux noirs qui, remontés par des peignes, lui donnaient un air de princesse méditerranéenne dont les yeux bleus attiraient

irrésistiblement, envoûtant quasiment. Elle qui n'était que timidité rentrée donnait à tous l'impression d'avoir une autorité naturelle. Cela contribuait à accroître un peu plus son malaise vis-à-vis des autres. Elle avait compris que les hommes commençaient à la regarder. Elle ne savait que faire, elle ne savait comment répondre. Elle aurait voulu sourire, mais ce regard qui captivait, glaçait en même temps. Elle sentait que les hommes étaient désespérés, elle décelait alors dans leurs yeux de la timidité, de la tendresse, mais parfois de la colère, de la souffrance, de l'envie. A ce moment là elle savait qu'elle avait peur, elle savait qu'elle aurait peur.

Lorsqu'elle redescendit à la cuisine, elle vint vers sa mère. Celle ci se retourna, et sans la moindre émotion lui dit :

- Ca te va ?
- Oh ! Oui, très bien, tu sais je suis très heureuse.
- Tant mieux.

Voilà, elle avait tout dit. Victorine sentait les larmes monter en elle. Etaient-ce ces mots inhabituels qui invitaient l'émotion, ou ce peu de phrases qui conviait la tristesse ?

- Allez aide-moi, au lieu de rêvasser, et salis pas ta robe en faisant l'emportée.

Victorine aida sa mère à la cuisine. Victorine aida sa mère au rangement. Victorine aida sa mère à quelques travaux de couture. Comme un jour normal ! Peu avant midi, Céline la laissa seule. Victorine entendit dans la chambre du haut qu'elle se changeait. Elle perçut quelques bruits de pots déplacés sur le marbre de la coiffeuse. Céline devait sans doute se mettre un peu de poudre de riz, un comble pour cette femme à la peau quasi blafarde. Au moment où Victorine comprit par le grincement du grand tiroir qu'elle devait prendre ses chaussures, quelqu'un frappa à la porte. Elle savait que c'était Chagnac, toujours aussi ponctuel. Elle ouvrit, mais fut stoppée nette. Chagnac était devant elle, le cheveu légèrement gominé, une chemise fine blanche au col rebiquant drôlement, un costume noir qu'elle n'avait jamais vu, un bouquet de fleurs à la main.

- Où vas-tu comme ça Chagnac ? questionna Victorine en riant.

Chagnac voulut parler, mais aucun son ne sortit, comme si sa salive venait de l'étouffer.

- Et bien chez vous, grande bête !
- Et ces fleurs alors, c'est pour moi ?

Il fut gêné de répondre, mais là son hésitation était volontaire.

- Non, c'est pour Céline.

Victorine fit sans doute des yeux ronds, car c'était la première fois qu'elle l'entendait prononcer le prénom de sa mère. Jamais il ne l'avait fait auparavant, s'arrangeant toujours pour ne rien dire.

- Et bien entre.
- Bonjour Céline.

Victorine se retourna. Sa mère était là.

- Bonjour Jean François.

Victorine était doublement surprise. Jamais elle n'avait entendu sa mère appeler son parrain autrement que par le diminutif qu'elle avait créé pour lui. Elle comprit qu'un événement risquait de se passer.

Durant tout le repas, la conversation se déroula, comme un dimanche ordinaire. Il y avait surtout de longues minutes où personne ne parlait. Généralement Chagnac rompait le silence en relevant les yeux de son assiette pour dire : c'est bon. Puis, aussi vite, il replongeait, jusqu'à la prochaine parole dont l'intérêt serait aussi limité. Victorine n'était pas choquée. Elle ne savait pas comment cela se passait ailleurs. Sa mère n'invitant personne chez elles, il était normal qu'en retour personne ne les invitât. Plus le temps passait, plus Victorine avait la sensation que ce dimanche serait différent. A mesure que l'obscurité conquérait la pièce, l'atmosphère intensifiait son oppression. Finalement c'est Chagnac qui les libéra.

- Voilà Victorine, tu es grande pour comprendre. Ta mère est encore jeune, moi je suis pas marié. Je commence à vieillir, et c'est pas drôle de manger la soupe seul tous les soirs. Avec ta mère, on a décidé de se marier.

Victorine ne savait pas ce qu'elle devait faire. Devait-elle les féliciter ? Pas commun de féliciter sa mère pour son mariage. Pas commun de féliciter sa mère pour remplacer son père. Pas commun de ne pas être heureuse de voir que l'homme qui vous apaise le plus va désormais être tous les jours avec vous, chez vous, pour vous protéger et vous aider à grandir.

Elle préféra ne rien dire. Eux non plus.

Six mois plus tard, Céline et Jean François se marièrent. Céline n'avait pas envie d'une grande fête. Chagnac n'avait pas d'amis. Victorine ne souhaitait pas s'amuser. La plupart murmuraient que l'alchimiste avait vite été oublié et remplacé. Tout le monde fut ainsi satisfait que l'on réduisit les agapes à un simple repas.

Lorsque le soir, pour la première fois, Chagnac ne partit pas et referma la porte de la chambre, Victorine sentit en elle monter une immense tristesse. Elle savait que l'arrivée du menuisier ne rendrait pas sa mère plus aimante. Elle avait aussi compris que désormais, Chagnac ne serait plus le même. Dès avant le mariage, Céline avait pris l'ascendant sur son futur mari. Comme la maison ne venait pas du menuisier, Céline le lui ayant d'ailleurs vite fait comprendre, il donnait l'impression d'être dans une position précaire, voire instable. Pour satisfaire sa femme, il était ainsi prêt à tous les compromis, voire à toutes les bassesses. Victorine en fit rapidement les frais. Plusieurs fois, lors des repas, seuls moments de la journée où ils se retrouvaient tous les trois, Chagnac avait été contraint par sa femme de prendre position contre sa filleule. Au début Victorine avait senti qu'il en était gêné. Ses paroles étaient marquées, mais son regard restait tendre et affectueux. Puis, peu à peu, il avait pris de l'assurance, pour finalement anticiper et intervenir avant que Céline n'ait émis la moindre réflexion.

Victorine n'était plus atteinte par les paroles de sa mère, mais elle fut meurtrie et blessée par celles de son parrain. Peu à peu, elle y décela une certaine méchanceté, son regard reflétant même des ombres inquiétantes. Elle ne se sentait plus en confiance avec lui.

Il arrivait souvent à Chagnac de regretter lui aussi son mariage, et ce dès les premiers jours. Qu'avait-il gagné dans cette union ? Absolument rien. Lui qui était libre de faire ce qu'il voulait, était désormais contraint de rendre des comptes. Dès qu'il voulait boire un peu, Céline lui prenait la bouteille pour la mettre sous clef au placard du cellier. Comme elle passait la plus grande partie de son temps à travailler à son atelier, elle n'avait que peu de temps à consacrer aux repas. Lui espérait que ce serait tous les jours dimanche, il se rendit compte que c'était plutôt Carême toute l'année. Les bons repas dominicaux qu'il venait partager ici lorsqu'il était célibataire n'étaient plus que de doux souvenirs. Il fut aussi profondément déçu par l'absence d'entrain de sa femme lorsqu'ils se retrouvèrent au lit. Même s'il n'était pas amoureux d'elle, il pensait bien en se mariant pouvoir profiter de ce corps de femme encore jeune. Le premier soir lorsqu'il fit maladroitement quelques tentatives, elle lui expliqua sèchement qu'il devrait savoir se tenir, car elle avait passé l'âge. Il avait mis cela sur le compte de la fatigue. Il attendit donc plusieurs semaines avant d'entreprendre une nouvelle approche. Comme elle donnait l'impression d'être consentante, ne repoussant pas ses mains caressantes, Chagnac pris de l'assurance et commença à lui caresser les seins, tout en frottant son sexe en érection contre sa chute de rein. Elle le laissa faire quelques secondes, puis le repoussa sans ménagement en concluant :

- C'est largement suffisant.

Autant Chagnac avait pu vivre dans l'abstinence durant des années sans que cela le perturbât, autant maintenant qu'il était marié, ce jeûne contre nature le déroutait, le déstabilisait et lui faisait perdre la tête. Un matin, il alla même jusqu'à se masturber dans sa menuiserie, pratique rejetée et oubliée depuis ses premiers émois d'adolescent. Les semaines succédaient aux semaines, sans que Chagnac ne puisse espérer un quelconque changement.

Pourtant un dimanche, tout bascula.

Ce n'était pas un dimanche comme les autres. Exceptionnellement Céline s'était absentée car elle était allée rendre visite à une cousine dont le mari, couvreur, venait de décéder accidentellement en tombant d'un toit. Victorine avait remplacé sa mère pour préparer le repas. Le menuisier appréciait de voir sa filleule le servir. Il ne voyait plus en elle la petite fille de l'alchimiste, mais plutôt une très belle jeune femme qui enflammait son désir. Tandis qu'elle commençait à laver la vaisselle dans le débarras jouxtant la cuisine, il s'approcha d'elle.

- Tu veux que je t'aide, lui demanda-t-il avec une voix cassée qui rappelait celle que prenait le maître lorsqu'il imitait les personnages ténébreux des contes et des légendes.

- Non merci Chagnac répondit-elle avec une voix qui se voulait assurée.

Elle venait juste de terminer sa phrase que, déjà, elle sentait sur sa nuque son souffle chaud aux relents de vin et de fromage fort. Elle avait compris. Elle regretta d'avoir rangé les couverts, car la présence d'un couteau ou d'une fourchette l'aurait rassurée.

Chagnac était derrière elle, à l'affût, comme ces loups qui restent figés en position d'attente avant de fondre sur leur proie. Il n'y avait plus aucun bruit, hormis celui du balancier de l'horloge. Elle sentait qu'il était derrière elle, rempart solide lui empêchant d'atteindre la porte. Comme elle s'apprêtait à se dégager de la pierre d'évier, elle sentit deux mains lui saisir les hanches.

- Que fais tu Chagnac ?

Elle se retourna et vit son parrain comme elle ne l'avait jamais vu. Il avait un regard de bête, les yeux quasiment exorbités. Ce n'était plus le même homme. La première chose qui lui vint à l'esprit, ce fut le père Chausson écrivant au tableau Vilain Diable, avec un V et un D majuscule. Ce n'était plus l'homme qui la protégeait, la sécurisait. Ce n'était plus l'homme auquel elle pensait toujours avec, en mémoire olfactive, l'odeur de la sciure. Non c'était un soudard, c'était devenu une brute épaisse.

Il s'appuya contre elle lui saisissant ses seins à pleine main, frottant son sexe durcit contre la douceur intacte du sien. Victorine avait compris que ses belles images d'adolescente où elle se voyait découvrant l'amour avec un homme qu'elle aimerait seraient anéanties aujourd'hui.

Elle tenta le tout pour le tout, et avec une force qu'elle ne soupçonnait pas, elle le repoussa violemment. Surpris par ce coup inattendu, Chagnac fut déstabilisé et perdit l'équilibre. Pour éviter de tomber, il se rattrapa au pan de la robe à fleurs que Victorine avait reçue pour son anniversaire. Ce fut elle qui cette fois fut surprise. Elle tomba à terre, recouvrant Chagnac de son corps. Celui-ci se mit alors à rire grassement, lui lançant cyniquement.

- Et bien tu vois finalement que ça te fait envie.

Victorine lui cracha au visage, essayant même de lui enfoncer ses ongles dans les yeux, mais Chagnac lui avait saisi les poignets et peu à peu elle sentit que ses forces l'abandonnaient. En un ultime coup de rein, Chagnac la fit pivoter pour la faire tomber lourdement sur le sol. Sa tête heurta les dalles, la laissant sonnée durant quelques instants. Ce sont ces secondes là qu'il mit à profit pour prendre définitivement l'avantage. Il ouvrit son pantalon, brandit son sexe et pénétra Victorine avec violence. Il s'attendait qu'elle fût vierge, mais il ne rencontra pas la résistance qu'il prévoyait. Sur le moment, il se sentit moins excité, mais l'instant d'après tout son désir revint. Il pénétra alors Victorine sous la pierre d'évier, à plusieurs reprises, violemment. Elle ne pouvait rien faire, c'est elle maintenant qui était dans un état second. Devait-elle se taire ou hurler ? Allait-elle mourir ? Elle se forçait à fermer les yeux pour ne rien voir, mais elle ne pouvait pas. Elle était obnubilée par ce visage et voulait qu'il soit imprimé dans sa mémoire jusqu'à la fin de sa vie. Elle sentait en elle un feu qui s'amplifiait, les allers et retours de ce mâle en rut irritaient la douce fragilité de son sexe. Elle n'avait plus aucune notion du temps. A chaque coup de boutoir elle voyait que tout son corps s'endolorissait un peu plus. Elle croyait n'avoir plus de reins. Elle avait l'impression que son corps la quittait. Elle avait envie de s'échapper, elle avait envie de rester des heures sous la fraîcheur d'une cascade, mais elle se sentait prisonnière, étouffée, les sanglots l'oppressant. Soudain, sans qu'elle y fût préparée, elle ne fut plus secouée par ses mouvements saccadés. Tout s'arrêta. Une fraction de seconde, Chagnac ne produisit plus aucun mouvement, puis, l'instant d'après, il se mit à émettre un long cri plaintif de bête aux abois. Il était en train de jouir, et déversait en elle sa semence chaude et visqueuse. Elle était ainsi souillée jusqu'au plus profond d'elle-même. Comme il avait réussi ce qu'il souhaitait, durant quelques secondes il fut moins vigilant, Victorine en profita pour le griffer au visage et lui asséner une gifle magistrale. Elle voulut même l'étrangler, devenant elle aussi une bête. Comme il se défendait elle lui déchira sa chemise. De sa poche lacérée, elle vit qu'un petit objet tomba, puis roula à terre en un bruit légèrement métallique. Chagnac sembla surpris et désarmé. Il se releva prestement, le pantalon baissé jusqu'aux genoux, le sexe mou entre les jambes, un filet blanchâtre accroché au gland. Avant qu'il n'ait pu s'en saisir, Victorine reconnut la pépite de son père.

Après lui avoir transpercé le regard, son intimité intérieure, c'est tout son corps qui venait d'accueillir l'horreur. Tout lui revenait en mémoire, du plus profond de son enfance. Elle entendait ceux qui avaient dit que son père venait de trouver le secret. Elle revoyait le filet de sang, elle se remémorait ceux qui à voix basse avaient parlé de bagarre, de chute, de

meurtre quasiment. Elle se souvenait ne plus avoir vu la pépite dans la poche. Le lien entre tout cela c'était lui, son parrain, Chagnac, l'homme en qui elle avait tellement confiance.

A qui allait-elle en parler ? A ses amies ? Elle n'avait que quelques camarades qui n'auraient aucune envie de l'aider ou de l'écouter. A sa mère ? Elle la traiterait de menteuse. Aux gendarmes ? Ils ne la croiraient pas. Au curé ? Pourquoi pas ? Même si elle ne l'aimait pas, elle irait voir le curé. Elle irait se confesser à lui. C'était devenu pour elle son seul recours.

Les semaines passèrent sans qu'elle eut assez de courage pour aller le voir.

Des semaines qui, pour elle, furent un véritable calvaire. Tous les jours elle se retrouvait face à l'homme qui l'avait avilie. Il ne la regardait plus en face, mais il ne paraissait pas pour autant avoir de remords. Après qu'il eut récupéré la pépite, il lui avait ordonné de ne rien dire, sinon, lui avait-il dit, il se donnerait les moyens pour l'empêcher de parler. Victorine savait qu'elle était prise au piège. L'après midi de ce funeste dimanche, elle se rendit sur la tombe de son père, s'agenouillant devant, pleurant pendant de longues minutes, lui demandant de venir la chercher. Elle ne voulait plus vivre. Elle se retrouvait petite fille dans son manteau gris. Elle voulait que la terre puisse l'engloutir. Elle avait un goût de sable mouillé dans la bouche avec des millions de grains l'empêchant de respirer.

Un jour, avant de retourner dans la nasse de son foyer, elle décida de faire un crochet par l'église. La petite porte latérale était ouverte. Elle put pénétrer dans l'édifice et se perdre dans l'obscurité. Elle s'assit sous la statue de la Vierge. Elle n'avait pas envie de prier, elle voulait se laisser porter par le silence, elle voulait s'enivrer de l'odeur entêtante de l'encens. Elle voulait respirer le parfum des fleurs posées sur l'autel. Petit à petit elle sentit qu'elle s'oppressait. Peu à peu une douleur la serra au niveau de la poitrine, elle ne trouvait plus sa respiration, elle commençait à avoir peur de mourir, des gouttes perlaient sur son front, son estomac se nouait, ses bras étaient parcourus d'aiguilles, l'instant d'après elle avait soif, pour finalement claquer des dents. Tous ces états s'enchaînaient les uns aux autres, la malmenant comme une poupée de chiffons. Elle ne maîtrisait plus rien. Soudain, tout s'arrêta et le mal partit aussi promptement qu'il était arrivé. Elle éclata alors en sanglots et ne chercha pas à s'arrêter. Elle pleura longuement, sans pudeur, laissant ses larmes baigner son visage pour la purifier toute entière. Elle se résolut à prendre un mouchoir dans sa poche. Elle sentit qu'un objet dur était à l'intérieur. Il s'agissait d'une pierre qu'elle avait ramassée la semaine précédente. Elle avait aimé sa couleur et sa forme qui lui rappelaient une tranche de pain.

Dès l'instant où elle prit le caillou dans sa main, elle comprit qu'elle allait commettre un sacrilège, une profanation. Comme un somnambule, elle se leva, se laissant guider par ses pas mécaniques qui la conduisirent au pied de la chaire. Là devant cette chaire de Chagnac, elle, la chair de l'alchimiste, allait la marquer à jamais comme son parrain venait de le faire. Elle estima avec le doigt la partie la plus acérée de la pierre. Elle l'appuya sur le bois avec force et maladresse et grava en majuscules un V et un D, ces initiales fameuses que le père Chausson inscrivait sur son tableau, en martelant chaque lettre épelée. Vilain Diable. Ce vilain diable qu'elle imaginait avec une fourche, une longue queue de loup, des dents acérées, elle savait désormais qu'il avait un visage beaucoup plus humain puisque c'était celui de son parrain.

Ce sacrilège la libéra, lui fit du bien. Ce fut comme si elle redevenait plus forte, retrouvant ce qu'elle était auparavant.

Les jours qui suivirent, elle comprit toutefois que cela ne pouvait suffire. Elle ne redeviendrait jamais comme avant. Elle qui n'avait déjà pas confiance en elle commençait à

avoir peur du moindre bruit. Ses magnifiques yeux bleus étaient terrorisés. Un matin, elle aperçut même quelques fils d'argent au milieu de ses cheveux couleur jais.

Elle sentait que son corps se transformait peu à peu. Elle était un peu plus lasse chaque jour. Elle perdit même l'appétit. Un matin, ce sont les nausées qui l'assaillirent. Il en fut de même le lendemain et les jours suivants. Victorine pensait que tout cela était dû au traumatisme du viol. Lorsqu'elle vit que sa silhouette s'alourdissait, que ses règles n'étaient pas au rendez-vous pour le deuxième mois consécutif, elle comprit que ce viol ne se contenterait pas de la salir. Il l'obligerait à enfanter un enfant du malheur. Victorine se jeta sur son lit, mit sa tête dans l'oreiller et commença à pleurer. Soudain elle se releva, se donnant des coups de poings dans le ventre afin de détruire cet enfant qu'elle ne voulait pas porter. L'instant d'après elle se caressa afin de protéger celui qu'elle sentait grandir en elle. Victorine était terrorisée. Elle se sentait honteuse, comme si c'était elle qui avait fauté. Qu'allait dire les autres ? Qu'allait dire sa mère ? Qu'allait dire Chagnac ? Qu'allait dire le curé ?

Elle décida d'aller le voir, pour se confesser. Devant tant de malheur, il saurait l'écouter et lui parler. Même si elle ne l'aimait pas, il devait sûrement avoir de la bonté. Ne disait-on pas souvent le bon curé en parlant de ceux qui, comme lui, guidaient leurs ouailles dans les paroisses ?

Un après midi où sa mère était partie en essayage dans un hameau, elle prit tout son courage pour aller sonner à la cure. Mademoiselle Jurine lui ouvrit.

- Bonjour Victorine, que t'arrive-t-il ? Personne n'est mort au moins ?
- Non mademoiselle, je voulais voir Monsieur le Curé pour me confesser.
- Te confesser ? En pleine journée. Et bien.

Elle sut à cet instant qu'elle en avait trop dit. Elle imaginait la bonne du curé traversant le village avec cette rapidité de souris si caractéristique, allant de l'une à l'autre pour chuchoter que la fille à la Céline avait sûrement des choses à se reprocher, pour venir déranger le père Chausson durant sa sieste.

Les bretelles retombant sur son pantalon, c'est ainsi que le curé l'accueillit dans son bureau.

- Et bien Victorine, pourquoi veux-tu me voir aussi vite alors que j'étais en train de dormir ? T'as pas fait de bêtise au moins ?
- Oh ! non mon père, c'est pas moi qui ai fait des bêtises.
- Bon et bien raconte-moi.

Victorine expliqua tout au curé, dans le moindre détail. Il lui posa maintes questions pour en savoir un peu plus. Elle ne comprenait pas pourquoi les précisions l'intéressaient autant, mais elle pensait que c'était pour son bien. Lorsqu'elle eut fini, elle avait l'impression de s'être fait violer une deuxième fois, tellement le récit qu'elle voulait le plus fidèle possible avait fait rejaillir la souffrance qu'elle avait en elle.

- Tu sais Victorine, je sais pas quoi te dire. Ce que tu m'expliques est grave. J'espère que tu ne t'inventes pas des histoires pour faire la maligne et te faire remarquer. Tu sais c'est grave car Chagnac est un brave homme et cela va lui faire du tord. Et puis faut être sûr.

Victorine ne comprenait pas. Sûr de quoi ? Sûr qu'elle avait été violée. Sûr qu'elle était détruite pour le restant de sa vie ? Sûr qu'elle souffrait bien ?

- Mais tout est vrai Monsieur le curé, en plus je suis enceinte.

- Tu es enceinte ? Mais alors tu as fauté ! On ne peut être enceinte sans le vouloir. Ne serait-ce pas toi qui serais allée faire germer de vilaines idées dans la tête de ce pauvre Chagnac ? Tu sais, ton père déjà avant toi avait de drôles de pensées, alors quand on est la fille de l'alchimiste, tout peut arriver.

Victorine ne voulait pas en entendre plus. Elle se boucha les oreilles, appuyant ses mains si fort que le sang avait des difficultés à irriguer le bout des doigts. Puis elle se leva, partit en courant, bousculant Mademoiselle Jurine, emportant même sur son passage un vase qui alla se fracasser au sol. Elle descendit les marches du perron à vive allure puis regagna sa maison, secouée par les sanglots.

Le dimanche suivant, le père Chausson illustra toute son homélie avec la parabole du bon grain et de l'ivraie. Il dit qu'il fallait savoir séparer ce bon grain afin qu'il ne soit pas contaminé par l'ivraie. Sa voix était plus virulente, plus forte que les autres dimanches. Personne n'aurait songé à s'assoupir. Victorine était aussi très attentive, imaginant que l'ivraie c'était Chagnac. Le curé l'avait donc compris. Mais soudain elle réalisa que l'ivraie c'était elle.

- Quand on détruit l'ivraie, c'est tout de suite. Il ne faut pas remettre l'ouvrage au lendemain, vous le savez bien vous tous qui passez vos journées dans les champs. Plus l'ivraie est détruite jeune, plus c'est efficace. Alors nous aussi si nous avons de l'ivraie parmi nous, il faut la détruire. Il faut la chasser de notre communauté. Même si cette ivraie est jeune. A plus forte raison si elle est jeune. Ne soyons pas faibles ! Ne soyons pas indulgents ! N'attendons pas qu'elle en contamine d'autres. Et n'oublions jamais que la mauvaise herbe engendre la mauvaise herbe. Nous nous rappelons tous qu'un des nôtres voulait faire du commerce avec le diable, recherchant des formules, des mots, des pierres qui se voulaient philosophales. Heureusement Dieu l'a rappelé à lui pour lui montrer la vraie route. Et bien non, la mauvaise herbe n'est pas morte. Car la mauvaise herbe a toujours une descendance. Et cette descendance porte aussi sa propre descendance, malgré sa jeunesse. Nous ne pouvons pas mes frères gâcher tout le travail que nous avons fait. Vous ne pouvez pas mes frères laisser partir votre champ de blé vers la destruction. Demain pour grandir, demain pour vivre, demain pour nourrir notre espérance, nous avons besoin de bonne farine, pas du reste. Méditez bien cela, sachons garder le bon grain et détruire l'ivraie.

Lorsqu'il descendit de la chaire, il n'entendit que le grincement des marches, nullement le croassement des corbeaux.

Victorine pensait qu'elle allait se réveiller. C'était sans doute un cauchemar. Elle sentait tous les regards converger vers elle. Sa mère la regardait, les yeux révulsés. Elle aussi avait compris. Seul Chagnac, de l'autre côté, dans l'allée des hommes, n'avait manifesté aucune émotion. Il semblait avoir tout oublié.

Lorsque Victorine rentra chez elle, sa mère la suivit dans sa chambre.

- C'est une journée de honte pour moi ! Je ne veux même pas comprendre. Prends tes affaires, je ne veux pas que tu restes un instant de plus sous ce toit. Tu nous as déshonorés, moi, la mémoire de ton père, Chagnac. File !

Victorine ne chercha même pas à s'expliquer. Cela ne servirait à rien. Après avoir été violée par son parrain, après avoir souffert d'être enceinte, elle était désormais chassée de

ce village où elle avait grandi. Chassée du haut de cette chaire de l'alchimiste qui était le raccourci de son malheur. Le goupillon et la varlope ligués à jamais contre elle.

Elle trouva refuge en lisière de la commune chez celle que l'on appelait la Taline. C'était une femme sans âge qui avait toujours vécu seule dans sa maison. Elle vivait de ce que les gens lui donnaient l'hiver et, l'été, elle se nourrissait de ce qu'elle cueillait, ou braconnait. Elle gagnait aussi un peu d'argent avec les tisanes qu'elle fabriquait. Plusieurs générations de femmes vinrent chercher dans ses petits pots la solution abortive faisant disparaître avant l'heure un enfant illégitime. Taline utilisait essentiellement de la racine de cerfeuil. C'est pour cela que Victorine était venue frapper à sa porte après avoir été chassée par sa mère. Comme Taline vit qu'elle était harassée, elle commença à lui concocter une tisane de petite pervenche. Victorine la but puis s'endormit sur le banc de la cuisine. Pour la protéger du froid, Taline la recouvrit avec la couverture crasseuse délaissée par le chien.

Après une nuit agitée où elle cauchemarda entre le père Chausson, Chagnac, sa mère et un enfant difforme et grotesque qu'elle enfantait, Victorine se réveilla épuisée au petit matin. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle vit qu'elle était seule. Il lui fallut quelques instants avant de comprendre qu'elle était chez la Taline. Celle-ci ne revint que plus tard dans la matinée, son panier en osier rempli. Il y avait des fruits, quelques racines, de grandes feuilles, et deux branches.

- Ca y est, t'es réveillée ma belle ?

Victorine avait du mal à comprendre la vieille femme car ses dents éparses rendaient l'élocution bien difficile. Taline n'était pourtant pas une sorcière. Elle était négligée, mais avec une autre vie, elle aurait sûrement pu être belle. Même si elle parlait avec brusquerie, sans chercher à savoir si elle allait vexer ou non, elle avait un fond de bonté. Elle comprit de suite qu'elle allait aimer Victorine.

- T'étais pas en forme hier. Qu'est ce t'avait ?

Victorine ne voulait pas expliquer une nouvelle fois toute son histoire. Elle décida de lui en broser les grandes lignes, oubliant les détails. Elle ne put toutefois échapper au passage du viol. Une nouvelle fois, tout revint à la surface. Une nouvelle fois elle fut violée.

Taline écoutait, sans rien dire. Le récit fini, elle conclut pour elle.

- Tu veux donc ma préparation pour faire sauter ton marmot ?

Victorine ne put prononcer un mot, mais fit tristement oui de la tête.

- T'as raison, tu vas pas garder ce gamin qui va te faire honte. Je vais t'arranger une préparation bien costaude, et demain t'auras plus rien.

Pendant que Taline préparait sa mixture, Victorine revoyait ses envies d'adolescente lorsqu'elle pensait à son premier enfant. Fille ou garçon, peu lui importait. Elle voulait juste enfant en bonne santé, un enfant conçu avec l'homme de sa vie. Aujourd'hui, elle se retrouvait dans un intérieur sale, attendant de boire une mixture qui lui permettrait de faire disparaître dans un caniveau ce qui n'avait jamais été le fruit de l'amour. Elle savait aussi que si cela se passait mal, elle pourrait ne plus jamais avoir d'enfants, ou en mourir. Finalement cela l'indifférait. Elle ne voulait plus entendre parler d'enfants, d'hommes, d'amour. Elle voulait s'interdire tous ces mots. Résolument, elle but la mixture, en fermant les yeux, en serrant les dents, tellement le goût était vomitif.

- Qu'est ce qui va se passer maintenant ?

- Demain ça va partir et après tu verras revenir ton sang.
- Et si ça se passe pas comme ça ?
- Porte pas la poisse ! C'est quasiment jamais arrivé.

Victorine n'en demanda pas plus. Déjà elle regrettait ce qu'elle venait de faire. Si elle avait pu vomir pour que la préparation ne s'infilte pas en elle, elle l'aurait fait. Mais il était trop tard. Elle ne savait plus où elle en était. Elle ne pouvait pas vivre en portant cet enfant de la honte, et pourtant elle ne pouvait se résoudre à tuer cette vie en elle. Elle venait cette fois-ci de se meurtrir elle-même.

Elle resta quelques jours encore chez Taline car une forte fièvre l'assaillait. Taline tentait de la rassurer et de la soulager avec ses plantes.

Un matin Victorine se réveilla sans fièvre ni douleur. Elle était allée au cabanon durant la nuit. Comme il faisait noir, qu'elle était endormie, lasse et fiévreuse, elle n'avait pas souvenir de ce qui s'était passé, mais cela s'était sûrement passé.

Le lendemain, elle décida donc de quitter Taline et la remercia pour son hospitalité. Celle-ci refusa de recevoir le moindre paiement. Victorine en fut soulagée, car elle avait peu à lui offrir, n'ayant quasiment rien pour elle d'ailleurs.

Victorine reprit la route. Au bout de quelques kilomètres elle sentit une douleur lancinante lui vriller le corps. Elle s'arrêta sur le rebord du talus, n'attendant pas longtemps avant qu'un charretier la conduise plus loin.

C'était jour de marché et Victorine fut un peu perdue et esseulée au milieu de ces gens qu'elle ne connaissait, avec un accent déjà différent du sien. Comme elle s'approchait de l'étal du boulanger, l'odeur du pain chaud lui donna faim. Son corps ne sut pas réagir à cet appel ; elle eut des nausées, la tête lui tourna, et, l'instant d'après elle s'écroula dans la rue.

Lorsqu'elle retrouva ses esprits, elle était dans un lit douillet et confortable. La chambre sentait bon la cire d'abeille.

Une femme âgée, les cheveux gris tirés en chignon, était près d'elle à son chevet, souriante. Elle expliqua à Victorine qu'elle avait fait un malaise devant chez elle. Tout naturellement elle l'avait recueillie. Elle était veuve, seule. En quelques mots elle l'a rassurée afin qu'elle ne soit pas gênée d'être là.

Madame Audouard expliqua à Victorine qu'elle était la veuve d'un officier de marine. Elle avait décidé de revenir dans cette maison de famille depuis dix ans, préférant le climat de la région aux brumes bretonnes qu'elle n'avait jamais vraiment aimées. Son mari reposait en terre malouine, dans cette ville où ils avaient toujours habité. Elle y avait d'ailleurs gardé leur maison qu'elle louait, au 7 de la rue Saint Thomas. Les Audouard n'avaient jamais eu d'enfants. Le commandant étant quasiment tout le temps en mer, sa femme l'avait attendu toute sa vie, profitant de ces longues périodes pour lire, aider les autres, peindre ou voyager. Elle n'avait jamais pensé que sa vie solitaire était triste, elle avait préféré voir en elle un grand espace d'indépendances. Elle ne regrettait absolument pas cette existence où elle avait pu vivre sans contrainte.

Au bout d'une semaine, Victorine avait recouvré toutes ses forces. Elle allait devoir quitter sa généreuse hôtesse. Lorsqu'elle aborda le sujet avec elle, elle vit un voile de tristesse assombrir son regard.

- Tu ne veux pas rester ici ?
- Ce serait avec plaisir, mais je ne peux m'incruster indéfiniment.
- Pourquoi ?
- Parce que je ne veux pas vous déranger, et puis il faut que je travaille.
- Que sais-tu faire ?
- A vrai dire pas grand chose, j'ai appris un peu à coudre avec ma mère, mais je ne suis pas couturière.
- Ecoute, tu vas rester ici. J'irai voir Madame Bastie. Je sais qu' elle cherche une aide. Nous verrons si cela peut marcher. Qu'en penses-tu ?
- Je ne sais que vous dire.
- Et bien ne dis rien, conclut Bérangère Audouard.

Comme elle l'avait pensé, Madame Bastie avait bien besoin d'une seconde. Elle aurait voulu engager quelqu'un ayant plus de connaissances que Victorine, mais elle décida tout de même de lui faire confiance, souhaitant qu'elle apprenne vite.

Victorine avait l'impression que la chance arrivait enfin. Ce fut toutefois de courte durée, car quelques jours après, elle dut se rendre à l'évidence, elle était toujours enceinte. Comme sa taille s'arrondissait sans cesse, elle décida de tout dire à Madame Audouard. Toutefois, pour elle, pour son bébé, pour Bérangère, elle décida de raconter une vérité qui n'était pas la sienne. Chagnac disparut et fut remplacé par un homme marié qui ne voulait pas laisser sa femme, le viol laissa la place à une belle histoire d'amour, seule la tentative d'avortement perdura.

Bérangère Audouard accueillit l'histoire avec indulgence, concluant que la maison était assez grande pour accueillir deux femmes et un enfant. Elle mit toutefois Victorine en garde sur le fait que l'enfant qu'elle allait mettre au monde risquait de ne pas être normal, suite aux tentatives infructueuses d'avortement.

Victorine vécut ainsi sa grossesse dans l'angoisse.

Lorsqu'elle accoucha en juillet, elle fut soulagée. Son bébé était un très beau bébé. La petite fille semblait tonique, avec les beaux yeux bleus de sa mère. La matrone qui la délivra la rassura en lui disant que c'était un bébé en pleine santé. Comme elle était née le 21 juillet, jour de la Saint Victor, elle décida de l'appeler Victoria. Bérangère trouva que ce prénom rappelait trop celui de sa mère, mais Victorine savait surtout que sa fille était sa victoire sur la vie.

Victoria grandit dans un milieu protégé entre sa jeune mère et cette grand-mère de cœur, à défaut d'être de sang.

Après avoir réussi brillamment son apprentissage, Victorine devint couturière à part entière, prenant ainsi la succession et la clientèle de Madame Bastie qui avait décidé de

passer la main, l'âge avançant. Bérangère lui offrit le rez de chaussée de sa maison pour qu'elle puisse y établir son atelier. Victorine sut se faire apprécier par sa clientèle et connut rapidement une réussite qui ne se démentit jamais.

Victorine se rattachait à l'histoire racontée à Bérangère. Elle s'était construite une nouvelle vie. Victoria était ainsi devenue l'enfant de l'amour et non celui d'un viol. En revanche plus jamais elle ne put aimer un homme, jamais elle ne put apprécier la tendresse d'un regard, la douceur d'une caresse, la pression d'une main, le timbre rassurant d'une voix. Elle refusait tout en bloc. Elle ne voulait rien donner aux hommes puisqu'un seul lui avait tout pris. Une fois pourtant, elle crut qu'elle allait pouvoir dépasser ses craintes. Dès qu'elle l'avait vu, Victorine était tombée sous le charme du nouveau médecin. Elle avait été séduite par ce regard bleu, elle avait été rassurée par sa gentillesse protectrice, elle avait aimé les longues discussions qu'ils avaient. Peu à peu elle s'était sentie en confiance. Rapidement il lui avait avoué être profondément amoureux d'elle, ne voulant que son bonheur, que leur bonheur. Il aimait jouer avec Victoria. La petite fille trouvait sûrement en elle un père qu'elle n'avait pas. Bérangère semblait elle aussi apprécier cet homme qui pénétrait dans leur intimité. Mais Victorine ne pouvait l'aimer, puisqu'elle se sentait incapable de lui offrir tout ce qu'il aurait pu légitimement souhaiter.

Un soir où ils étaient tous les deux à dîner en tête-à-tête à l'auberge du village voisin, elle le lui avoua. Il se sentit profondément détruit, il fondit en larmes, lui expliquant qu'elle ne comprenait pas. Elle se décida à lui raconter pourquoi elle était ainsi. A lui elle osa parler du viol. Elle souffrit une nouvelle fois en recommençant l'histoire, mais elle avait l'impression de parler de quelqu'un d'autre. Bertrand fut profondément ému par ce récit.

- Tu sais ton V et ton D gravés dans le bois me font une drôle d'impression. Ces deux lettres me rappellent souvent ce que me disait mon grand-père lorsque j'étais enfant. Mon grand-père était né en Hollande et avait passé les premières années de sa vie à Amsterdam. Il avait ainsi conservé quelques souvenirs de cette langue. Lorsqu'il me voyait empêtré dans certains problèmes, il me disait *Verbreken het Dam*.

- Qu'est ce que cela voulait dire ?

- Faire sauter la digue. Ne pas rester emprisonné par ses idées, par ses certitudes, par ses peurs, par ses doutes, par ses interrogations. C'est amusant de voir que là aussi il y avait un V et un D.

Il plongea son regard dans celui de Victorine, en lui prenant la main, afin qu'elle comprenne une nouvelle fois qu'il l'aimait comme il n'avait jamais aimé personne avant elle. Il voulait pouvoir détruire cette digue, mais Victorine s'y sentait protégée, même si elle l'empêchait sûrement de grandir. Elle n'avait jamais connu ce qu'était être aimée. Sa mère ne lui avait pas appris, le seul homme qu'elle avait connu l'avait violée. Aimer était pour elle un verbe inconnu. Elle ne voulait pas faire l'apprentissage de la souffrance d'aimer un homme, elle ne savait pas donner, elle ne souhaitait même pas recevoir. Elle n'attendait rien. Il ne pouvait rien pour elle.

Ils ne dînèrent plus jamais ensemble.

Un jour, elle vit que la plaque avait été dévissée. Il était parti comme il était arrivé, sans faire de bruit. Il resterait son esquisse de l'amour, un croquis inachevé qui se transformait en regrets à mesure qu'elle verrait les années passer.

Victoria était une petite fille spontanée qui travaillait bien en classe. A chaque rentrée, elle en changeait avec succès et facilité. Elle se retrouva ainsi au moment du bac, sans que quiconque n'ait vu passer les années. Dès qu'elle eut dix huit ans, elle eut envie de travailler

durant les vacances scolaires. Comme la mère d'une de ses amies de pensionnat dirigeait une maison de retraite, elle y fut embauchée en tant que femme de services.

Lorsqu'elle en revint chez elle au bout d'un mois, elle réalisa que c'était une chance que mamie Béragère put terminer sa vie dans sa maison. Sa grand-mère allait bientôt atteindre les quatre vingt dix ans. Elle restait alerte, mais une maladie neurologique dont elle avait oublié le nom lui faisait perdre ses facultés un peu plus chaque jour. Elle ne pouvait plus lire plusieurs livres en même temps. Elle se contentait d'un seul, où à la fin, elle avait déjà oublié le début de l'histoire.

Le premier soir où elle rentra, Victorine demanda à sa fille de lui parler du travail qu'elle avait effectué durant un mois.

Elle évoqua les travers et les manies de ceux dont elle avait partagé le quotidien. Elle lui dit aussi avoir été marquée par le décès de l'un d'entre eux. Tous l'appelaient par son surnom, Pépé Pépité.

Victorine tressaillit.

- Pourquoi Pépé Pépité ?
- Parce qu'il parlait sans cesse d'une pépité d'or.
- Et que disait-il sur cette pépité d'or ?
- Il disait qu'il avait eu une pépité d'or car un copain lui avait expliqué comment la fabriquer.
- Comment était-il ce Pépé Pépité ?

Victorine sentait que l'émotion la gagnait.

- Personne ne savait grand chose sur lui. Il n'avait plus sa tête. Apparemment sa femme était morte depuis des années. Comme il n'avait pas d'enfant, il n'avait pas su où aller. Il avait vendu sa maison pour se payer son logement à l'hospice. Sa retraite de menuisier ne lui aurait pas permis de faire face.

- Et sa pépité, tu l'as vue ?
- Non personne ne l'a jamais vue, mais tout le monde pensait que cela avait dû germer dans son imaginaire d'ivrogne.
- Oui, sans doute !

Victorine ne dort pas cette nuit là. Bien des années après, c'était la première fois que Chagnac réapparaissait dans sa vie. Il n'y ferait qu'une brève incursion, puisqu'il avait définitivement cessé de nuire. Victorine se demandait sans cesse si un jour elle devrait dire la vérité à sa fille. Elle ne savait pas ce que cela allait lui apporter. Aujourd'hui elle vivait bien, sans se poser de question. Pourquoi noircir une vie qui ne l'était pas !

Ses interrogations ne durèrent pas, car le lendemain matin, Victorine découvrit que Béragère était morte durant son sommeil, tranquillement, sans faire de bruit, comme elle avait toujours vécu. Selon ses dernières volontés elle fut enterrée au cimetière de Saint Malo, avec le commandant. Elle n'aimait toujours pas les brumes bretonnes, mais elle avait décidé de passer outre afin de rejoindre son mari dans l'éternité de son sommeil.

Victorine et Victoria furent convoquées à l'étude de Maître Robin à Saint Malo. Elles n'étaient pas seules. Il y avait aussi un neveu du commandant et son fils. De suite Victoria fut éblouie par le charme de ce garçon qui devait avoir son âge ou quelques années de plus. Le notaire leur expliqua que la maison de Bardieux appartenait désormais à Victorine et à sa fille, tandis que celle de Saint Malo revenait à Maurice Legall. Celui ci demanda au notaire s'il pouvait la transférer à son fils. Le tabellion n'y voyant pas d'opposition, les papiers seraient rédigés dans la semaine.

Victoria demanda à aller voir cette maison de la rue Saint Thomas dont leur avait tant parlé sa grand-mère. C'était une belle maison de rue, près de la porte principale des remparts. Comme elle l'avait déjà ressenti pour son propriétaire, elle tomba sous le charme de la maison. Elle sut de suite qu'elle aimerait la Bretagne. Les deux femmes firent promettre aux cousins Legall de venir leur rendre visite durant les vacances afin qu'ils découvrent la maison de Bardieux. Ils acceptèrent tous les deux, mais seul Simon tint promesse quelques mois plus tard.

Victoria prit plaisir à lui faire visiter la région. Si les premiers jours Victorine les accompagnait, elle relâcha peu à peu l'étreinte, espérant que sa fille n'eut pas à souffrir d'être seule avec un homme. Victoria ne le regretta pas. Elle découvrit ce qu'était l'amour sur le tapis moelleux des genêts arrachés à la va vite. Elle n'avait pas de moyens pour comparer, mais elle sut que Simon avait voulu l'aimer avec tendresse, même si sa maladresse avait parfois nuit à l'harmonie. Elle savait qu'ils connaîtraient des chambres plus confortables.

Afin de réduire la distance, Victoria et Simon commencèrent à s'écrire, le téléphone restant très cher et peu pratique car peu de gens avaient des postes chez eux.

Simon terminait des études d'architecte, mais il avait pris cette voie uniquement pour contenter son père. Lui ne rêvait que de musique. Son rêve était d'avoir un bar où il pourrait inviter des groupes, les soirs de week-ends. Plus le temps allait, plus il avait envie de transformer la maison de Saint Malo en pub. Il voyait cela sur plusieurs niveaux. La nuit il faisait des croquis, imaginait les murs peints comme des fresques. Il faisait partager ses idées à Victoria. Rapidement cela devint leurs projets. Ils disaient qu'ils allaient créer un lieu unique, un lieu où l'on viendrait spécialement. Un soir où Simon était venu la rejoindre en train, ils décidèrent que ce serait original de mettre des livres sur des rayonnages afin que les clients puissent lire tranquillement s'ils le désiraient. Simon voyait aussi un grand miroir derrière le bar. Il parlait fort lorsqu'il évoquait leur pub, il se levait, faisait de grands gestes, dessinait de nouveaux croquis.

- Simon, si tu veux qu'il y ait des musiciens, il faudrait aussi prévoir une scène.
- Non, je voudrais qu'il y ait plusieurs demi-niveaux. Les groupes seraient vus de partout et pourraient bouger. Pas besoin de scène.
- Je vois pas comment cela pourrait fonctionner.
- Moi, si.

Simon était parfois cassant, n'appréciant pas qu'on put aller à l'encontre de ses idées. Victoria, elle, savait être tenace ou têtue, n'aimant pas qu'on put aller à l'inverse de son avis. Pendant quelques minutes elle ne dit rien, puis soudain, son raisonnement ayant cheminé, elle s'écria :

- Je viens d'avoir une super idée, il faudrait qu'on trouve une ancienne chaire d'église. On la mettrait au milieu, ce serait génial.

- Ce sera trop petit pour faire une scène !

- Tant pis pour la scène, mais pour la chaire d'église, ce sera très original.

Elle s'approcha de lui, le regardant fixement, posant ses lèvres sur les siennes, non pour l'embrasser, mais pour le mordre.

- C'est mon idée Simon ! Je ne lâcherai pas !

Simon la regarda d'un air amusé.

- Où veux-tu trouver une chaire d'église ?

- Je sais pas, dans une église qui fermerait.

- Mais Victoria, les églises ne ferment pas.

- Quand on veut, on trouve toujours.

- Oui, mais là je ne vois pas comment.

- De toute façon on n'a pas d'argent pour le faire.

- Oui, ma chérie mais on s'aime.

Pragmatique, Victoria conclut avec fatalité :

- Pour notre pub, c'est pas suffisant.

Simon et Victoria reparlèrent souvent de cette soirée où ils avaient rêvé. Malheureusement bien des années plus tard, le projet n'était toujours pas réalisé. Simon était architecte, Victoria enseignait les mathématiques dans un lycée. Ils vivaient chacun de leur côté à l'autre bout de la France. Ils n'étaient mariés ni l'un ni l'autre. Ils se voyaient de temps en temps, s'aimaient parfois. Ils avaient besoin l'un de l'autre, sachant qu'ils existaient l'un pour l'autre, mais pas forcément l'un par l'autre. Ils ne savaient pas ce que demain leur apporterait. Ils avaient la sensation que c'est de leur pub que viendrait le tournant de leur vie. Pour l'instant, ils n'avaient pas envie d'aller plus loin.

Victoria était parfois inquiète par la santé de sa mère. Victorine restait forte, mais les années passaient pour elle aussi. Elle sentait que sa mère était de plus en plus en discussion avec elle-même, souvent absente, comme murée dans son monde. Un samedi, elle demanda à Victoria :

- Victoria, pourrais tu m'emmener à Saint Just en Jonzac.

- Où est-ce ?

- Pas très loin d'ici, à deux heures environ. C'est le village où je suis née. J'aimerais y retourner avant de mourir.

- Pourquoi parles-tu de mourir ? Tu viens juste d'avoir cinquante ans. Tu ne te sens pas bien ?

- Si, très bien, mais j'ai envie de revoir mon village.
- Et bien nous irons la semaine prochaine.

Lorsqu'elles arrivèrent le dimanche en fin de matinée, Victorine sentit une douleur lui serrer la poitrine. Victoria gara sa voiture sur la place de l'église. Le village n'avait pas beaucoup changé en trente cinq ans. Elle avait très peur de rencontrer des gens connus. Pour l'éviter, elle avait pris un bibi dont la voilette masquait son visage. Victoria s'était moquée d'elle en parlant de Belphégor.

Leurs pas les emmenèrent vers la forge. La maison était méconnaissable. Un garage avait remplacé l'atelier de son père. Un balcon posé en verrue avait détruit la symétrie de la construction. Victorine en avait assez vu. Elle ne voulut pas aller vers l'ancienne maison de Chagnac. En revanche elle se dirigea vers le porche de l'église. Là elle était sûre de ne rien trouver changé.

Sa surprise fut de taille. Les anciens vitraux avaient été remplacés. La Vierge et les divers saints avaient cédé la place à des mosaïques modernes qui n'évoquaient plus rien. Des fils électriques pendaient du plafond pour faire descendre des haut-parleurs dans chaque nef. Le crépi originel avait disparu ; un enduit couleur saumon le remplaçait. La modernité faisait bien souffrir la petite église d'inspiration romane.

- Ca a changé maman ?
- Oh ! oui Victoria, tu vois là il y avait une chaire et elle n'y est plus.

Le sang de Victoria ne fit qu'un tour.

- Une chaire qui n'y est plus ? Et où est-elle ?
- Je ne sais pas.
- Et bien on va demander au curé.
- Ah ! non merci bien.
- Pourquoi ? Moi j'y vais.

Sans attendre une réponse de sa mère, Victoria se dirigea vers la cure et sonna à la porte. Un jeune prêtre lui ouvrit.

- Excusez-moi de vous déranger, mais je cherche la chaire.

Le prêtre sourit, amusé.

- Quelle chaire ?
- Et bien la chaire que vous aviez à l'église.

- Il n'y a pas très longtemps que je suis là, mais je ne l'ai jamais vue. Je vais me renseigner.

Victoria attendit qu'il revint, trouvant qu'il était bien dommage qu'un homme si séduisant fasse vœu de chasteté. Quelques instants plus tard il lui expliqua qu'elle avait été vendue par la mairie à un brocanteur. Il lui indiqua le lieu où l'antiquaire habitait en lui conseillant de ne pas se faire de faux espoirs car il y avait de fortes chances qu'elle fut vendue.

Lorsqu'elle appela Simon, Victoria lui expliqua d'un trait sans respirer qu'elle venait de trouver la clef permettant d'ouvrir leur bar à musiques. Tu imagines, lui disait-elle, c'est une chance inouïe, inespérée.

Six mois plus tard, Simon et Victoria inauguraient leur pub. Ils avaient décidé de l'appeler le pub de l'alchimiste, donnant au lieu une ambiance particulière, mettant en application tout ce qu'ils avaient rêvé. Victorine avait tout raconté. Victoria avait tout écouté. Pour elle cette chaire dans ce pub servirait à exorciser la souffrance rentrée de sa mère. Quant à elle, depuis l'enfance on lui avait expliqué qu'elle était l'enfant d'un amour impossible. Elle ne souhaitait pas changer son histoire. Elle sentit la pression d'une main masculine au bas de son dos, c'était Simon.